

D'JAL AU PALAIS DES CONGRÈS DE MONTÉLIMAR LE 12 DÉCEMBRE

Une interview à cœur ouvert

D'jal sera sur la scène du Palais des congrès le 12 décembre prochain.

Après Just D'jal, l'humoriste revient sur scène dans « À cœur ouvert ».

Parlez-nous de ce nouveau spectacle ?

Il s'appelle à « Cœur ouvert ». Je suis toujours le même, toujours une pile électrique du début à la fin, à faire participer le public, à jouer avec lui, c'est un peu ma marque de fabrique. J'aime que le public soit partie prenante du spectacle. Le show fait deux heures. C'est un spectacle avec des montées émotionnelles et du rire, du rire. Si le spectacle fait du bien comme ça, je me dis que j'ai gagné mon pari, celui d'apporter du bon aux gens. C'est un spectacle très humain. On retrouve Le Portugais qui revient encore plus fort et encore plus dingue, il y a des sketches encore plus hilarants que je vais avoir la chance de jouer à la télé, ça part à 100 à l'heure et ça ne s'arrête pas jusqu'à la fin. Il y a de nouveaux personnages, des situations encore plus folles, et un peu d'émotion.

De l'émotion ?

Je vais aborder des sujets plus graves et difficiles, toujours par le biais de l'humour. C'était

ça le vrai challenge, parler de la maladie de ma mère, du cancer et de ses conséquences et de faire rire avec des sujets qui peuvent paraître anxiogènes. J'essaie de faire rire avec ça. Je parle aussi de ma rencontre avec les myopathes.

Pour la première fois, vous parlez de votre parcours... et quel est-il justement ?

J'ai toujours été un peu pudique. J'ai toujours laissé s'exprimer l'artiste et l'humoriste et moins la personne. Mon parcours, il est dans ce spectacle-là. Je raconte le moment où ma vie bascule vraiment. C'est lorsque je travaille avec les myopathes. Je me retrouve là un peu par hasard. Je découvre qu'ils ont une force de vie, une capacité à se projeter, à avoir des rêves et des ambitions malgré leurs maladies. Leur handicap ne les arrête pas. Je vois que la force mentale est bien plus forte que tout. J'ai réussi à faire des choses incroyables que je n'aurais jamais pu imaginer de ma vie : rester auprès d'eux, partir en vacances, les porter sur la plage... Comme quoi avec le cœur et l'esprit, on peut faire énormément de choses. Nous, les valides, on se met beaucoup de barrières, ils me le disaient. Les valides ne se rendent pas compte de la chance qu'ils ont. Comme je



D'jal. © Patrice Murciano

le dis dans le spectacle, on vit dans un beau pays. Il y a encore plein de combats à mener mais il faut qu'on se rende compte de notre chance. Les myopathes me disaient : N'oublie pas, tu as

la santé, tu es valide et c'est déjà ça le début du bonheur. À la mort de Lassana (N.D.L.R. avec qui il s'était lié d'amitié) je lui ai fait la promesse sur son lit de mort que je monterai sur scène. Je lui avais raconté mes rêves et il y croyait vraiment. Je lui ai dit que je monterai sur scène et que je vais le rendre fier et je l'ai fait. À sa mort, je suis monté sur scène. Je le dis tous les jours, si je n'avais pas eu cette conversation, vous ne m'auriez jamais vu sur scène. Je n'aurais pas eu le courage, c'est certain.

Comment avez-vous construit ce show ?

Je n'ai pas envie que ce soit larmoyant. C'est plutôt un hymne à la vie. Avec des sujets si difficiles, il fallait faire rire. Ça m'a demandé beaucoup de travail. Dès qu'il y a un côté larmoyant où que je sens que l'émotion est palpable, il a fallu que je crée des sketches aussi forts où les gens rient fort, pour passer d'une émotion à l'autre et ça, ça a été le vrai challenge de ce spectacle. [...] Ce n'est pas du cancer dont je parle, je parle de ce qui a été compliqué pour moi, de ne pas dire suffisamment à ma mère que je l'aimais. Je dis qu'il ne faut pas avoir de regrets. C'est ce qui m'a le plus anéanti du cancer. Je me suis rendu compte d'une chose, c'est qu'on

oublie les fondamentaux de la vie.

Le spectacle, c'est un hymne à la vie. On vient rire, chercher des émotions, oublier son quotidien...

Le Portugais, c'est une source d'inspiration inépuisable ?

Avec les accents, je peux faire passer des choses. Les accents, ça a toujours été mon truc. J'ai vécu dans un quartier que j'appelle les Nations Unies, il y a de tout, des Portugais, des Polonais, Yougoslaves, Vietnamiens, Chinois, Pakistanaïes, Antillais, Black... je ne me rendais pas compte de la chance que c'était pour moi. C'était ma France à moi. Il n'y avait pas de différence entre nous, de forme de racisme. On avait une culture différente mais, enfant, on ne se posait pas de questions, on aimait tout le monde. Cet accent, il est arrivé, j'ai fait un sketch qui a été une explosion et puis ce personnage du Portugais, personne ne l'avait fait. Il n'y a pas que l'accent, j'ai travaillé la situation, il a fallu travailler un braquage, il y a plusieurs grilles de lecture de ce sketch-là.